

# le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an. . . . . 6 fr.   
 Six mois. . . . . 3 fr.   
 Trois mois. . . . . 1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à l'Administrateur

### ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an. . . . . 8 fr.   
 Six mois. . . . . 4 fr.   
 Trois mois. . . . . 2 fr.

## VERS LA GRÈVE GÉNÉRALE

Les précheurs de paix sociale doivent faire d'amères réflexions devant le spectacle que donne la France ouvrière, on pourrait même dire le monde ouvrier de l'heure présente. Nous sommes de ceux qui s'en réjouissent. Nous laissons dire aux repus « qu'il ne devrait y avoir place dans les rapports entre citoyens, qu'à la libre discussion. » Dans un monde où les droits, de par la naissance ou de par le vol, sont opposés ; où les uns ont la liberté d'asservir et les autres le crever de faim, c'est vraiment trop d'hypocrisie de faire appel, pour tous les conflits sociaux, à la « libre discussion. »

L'état de guerre sociale fait tomber tous les masques ; patrons et employés, gouvernants et gouvernés se trouvent face à face, en fonciers adversaires qu'ils sont ; c'est là la seule attitude digne que peuvent prendre les uns comme les autres. Pour l'honneur de l'humanité et l'avancement d'une solution sociale enfin équitable, il serait à souhaiter que cette situation de guerre sociale se généralisât. En attendant, avec quelle allégresse nous constatons que jamais, peut-être, elle ne fut allumée sur une plus vaste échelle, si l'on excepte les grandes périodes révolutionnaires.

Un grandiose mouvement d'émancipation semble animer la classe ouvrière tout entière. Des corporations jugées à demi-bourgeoises, comme les employés de banque et les postiers ont frissonné sous la vague de colère ouvrière qui se propage de place en place, montrant ainsi combien le mécontentement est profond, combien la besogne sous-jacente des révolutionnaires s'est étendue.

Sans éclat encore, lentement mais sûrement, se prépare, d'escarmouche en escarmouche, la grève générale expropriatrice, qui seule vaudra aux travailleurs les bienfaits qu'une démocratie bâtarde leur ferait attendre pendant des siècles de servitude.

Cheminots, employés du métro, inscrits, terrassiers, serruriers, employés de banque, vingt autres corps de métiers sont en grève ou s'y préparent. Les grèves sont si nombreuses d'un bout de l'année à l'autre, que les organes révolutionnaires ont dû renoncer à les relater ; un journal comme celui-ci ne suffirait pas à simplement enregistrer le mouvement social de la semaine. Prenez un organe corporatif comme le *Travailleur du Bâtiment* et vous verrez ses colonnes aux deux tiers occupées par de brèves communications sur les grèves en cours. Les quotidiens bourgeois ne sont pleins que de cela. — Le personnel des banques s'agite ! — Aurons-nous une grève du métro ? — Grand meeting des cheminots. — Une usine dynamitée, etc, etc.

Indubitablement le sol tremble ; « l'armature » sociale, le capitalisme est rongé de tous les côtés à la fois. Allons, que les malheureux prennent courage, le moment sera bientôt venu, peut-être, de se préparer à l'assaut final.

Car toute une préparation est nécessaire, qu'on ne se le dissimule pas. La C. G. T. l'a compris. Le *Réveil* estime, avec raison d'ailleurs, qu'on a fait un abus ridicule des mots de grève générale ; ainsi a-t-on fini par en rapetisser le sens, par en fausser la signification.

« Il y a eu des grèves généralisées, dit notre camarade, et même des essais de grève générale ; mais tous ont été réduits par la force bourgeoise, précisément parce qu'ils n'étaient pas assez étendus, ni assez révolutionnaires. Par la multiplication des conflits, par leur violence croissante, où s'acheminera à la grève générale expropriatrice. Mais, de grâce, n'appelons plus de ce nom la moindre cessation de travail. »

La C. G. T. elle-même admet ces choses, à en juger par l'article de Delpech paru dans la *Voix du Peuple* du 19 juin. Après avoir rappelé que le but de la C. G. T. est la reprise par les producteurs des moyens de production ; après avoir reconnu que certains événements, tels que la grève des postiers, trouveront les syndiqués non préparés et que le Comité confédéral ne fut pas secondé par les Bourses et les Fédérations, Delpech signale tout l'importance d'une organisation adéquate à l'idée de grève générale. Un comité spécial existe ; restent les sous-comités à former dans tous les centres ; aussi, dans le même article, appel est-il fait à toutes les Bourses du travail qui jusqu'alors ne paraissent pas avoir montré beaucoup d'empressement.

Mais il faudra bien y arriver. Les petites grèves pour petits profits ne valent pas en elles-mêmes le mal qu'elles donnent ; d'autre part, le bluff excessif de la C. G. T. devait avoir une fin. Force est donc de reconnaître qu'on n'est pas suffisamment organisé et que des résultats approchant du grandiose but poursuivi ne seront obtenus qu'avec plus d'organisation.

Déjà, devant le danger qu'une organisation comme la C. G. T. faisait courir à la bourgeoisie régnante, celle-ci s'est affolée. Mal renseignée sur la valeur offensive de cette arme aux mains des ouvriers, et craignant tout du mystère qui l'entourait, la bourgeoisie n'a vu qu'un seul mode de sauvetage. Attirer à elle un astucieux renégat de la classe ouvrière et en faire le plus ardent défenseur de ses privilèges en le grisant par l'offre du pouvoir. Ainsi que la noblesse de l'ancien régime faisait appel, les jours de frousse intense, aux « lumières » d'un Necker, la classe exploitatrice a ouvert ses bras au traître Briand.

Mais dans leur rage de tout garder, les dirigeants d'autrefois se raviseront trop tard. Quand Necker vint, la Révolution grondait déjà de toutes parts ; il n'était au pouvoir de personne d'endiguer l'Océan déchaîné.

Certes, Briand a plus d'un tour dans son sac. Selon les circonstances (voir ses discours de Neubourg, de Saint-Chamond et sa Déclaration), il exhibe soit des miroirs à afovettes, soit des épouvantails de genres divers, et devant cette abondance de ressources — ou d'expédients, — la bourgeoisie pusillanime se rassure. Elle n'a affaire, au fond, qu'à un habile bateleur, à un charlatan sans scrupules. Et d'ailleurs, nulle malice, nul génie ne saurait prévaloir contre la classe productrice déchaînée, le jour d'une grève vraiment générale, par exemple.

Vers ce grand remous social, les innombrables remous d'aujourd'hui sem-

blent bien nous acheminer. Organisés pour essayer d'en tirer le plus grand profit possible, les ouvriers s'organisent mieux encore. Espérons qu'ils feront si bien qu'il aura été trop tard pour les privilégiés d'aujourd'hui, lorsqu'ils ont appelé à eux Briand, leur faux Necker.

Les anarchistes peuvent les y aider dans une large mesure. Isolés dans leurs syndicats ils se découragent souvent devant le peu de résultats apparents qu'ils obtiennent. Qu'ils voient de plus loin, de plus haut. Additionnés, de faibles résultats partiels donnent le formidable mouvement social auquel nous assistons. La révolte filtre partout ; un jour viendra où un élan d'ensemble la totalisera ; alors on sera stupéfait du travail accompli par les anarchistes.

Ce travail, un bureau national de renseignements leur en donnerait conscience, pour ainsi dire au jour le jour. Quelle force d'entraînement ils pourraient puiser là ! Qu'ils réfléchissent aux immenses bienfaits de l'organisation. Sous une impulsion d'ensemble comme la leur, qui sait si la grève générale expropriatrice, qui sait si la Révolution n'avancerait pas, du coup, à pas de géant ?

Silvaire.

## On tue Rousset !

Telle est l'effroyable nouvelle que notre ami Grandjouan nous rapportait mardi d'une rapide excursion au bagne militaire de Douera.

De passage à Douera, les 20 et 21 juillet courant, j'ai pu apprendre que Rousset était gravement malade d'une orchite. Pour se rétablir, il lui faudrait de grands soins et tout d'abord des bains locaux glacés. Au lieu de cela, on le laisse étendu dans la cour par une température qui atteignait vendredi 42 degrés à l'ombre, pendant que soufflait le sirocco.

Incapable du moindre effort, Rousset ne peut ni soulever un brouette, ni balayer. Il ne peut donc faire acheter de quoi se nourrir, car les travaux dans les fermes, qui sont payés cinq sous par jour, lui sont particulièrement interdits.

La consigne est de ne jamais le laisser sortir, tant on craint qu'il parle ou qu'il s'évade.

C'est une mort lente que le gouvernement lui inflige sciemment. Hélas, l'échéance est proche.

Grandjouan.

Comme bien pensent les lecteurs, notre ami ne s'en tiendra pas à cette note, mais, trop fatigué pour nous donner ses impressions de voyage en Algérie, ainsi que son troisième article sur la propagande, il prie les camarades de l'excuser et leur donne rendez-vous au prochain numéro du Libertaire.

### FÊTE DE L'ENFANCE

Voir en quatrième page le programme de la fête que la « Ruche » l'œuvre d'éducation de Sébastien Faure, donne le 7 août prochain.

## Bagnes d'Enfants

Après Fongombault, après Mettray, voilà que l'on découvre un autre Biribi de gosses : Les Vermireaux. Là, par exemple, il semble bien que l'on arrive au summum de l'horreur ; les petits martyrs de la colonie accusent, ils disent des choses effrayantes, ils citent des faits, des noms.

Un jour, un jeune détenu nommé Eusel avait commis une faute légère contre la discipline. Pour le punir, on le mit en cellule un soir d'hiver, sans couverture, les pieds nus dans ses sabots. Le froid lui gela les jambes ; la gangrène s'y mit, et il ne sortit de son cachot que pour mourir quatre jours après.

Un autre gamin nommé Rio fut pris de vomissements : il rendait le sang à pleine bouche ; on ne voulut pas le soigner, il mourut.

Le cuisinier de la colonie possédait un chien qui faisait la joie du directeur et de la directrice : il lançait l'animal sur les enfants qui s'enfuyaient en débâdant, le chien mordait les mollets, enlevait des lambeaux de chair. C'était follement amusant.

Ce même cuisinier confectionnait une immonde ratatouille dont son chien n'eût pas voulu ; les gamelles dégageaient une odeur pestilentielle. Les enfants devaient manger l'innommable mélange, ou se laisser mourir de faim.

Un rédacteur du *Petit Parisien* qui alla aux Vermireaux, nous raconte ce qu'il y vit en arrivant : « Par une grille basse, habituellement ouverte, en bordure d'un champ, je pénétrai dans une cour, toute en longueur, ombragée de quelques arbres où plusieurs colons flânaient, les mains dans les poches. »

« Tous étaient à peu près uniformément vêtus d'un bourgeron sale, troué, rapiécé, tombant trop bas sur un pantalon de treillis plus sale encore, effiloché, hors d'usage. Des sabots éculés chaussaient leurs pieds et un bérêt crasseux, de couleur indéfinissable couvrait leur tête. »

Le journaliste vit aussi l'infirmerie. « Une salle étroite, toute en longueur, aux murs nus, où régnaient des relents fades d'eau sale et de médicaments. Sur des couchettes en fer très basses, très plates, quatre enfants étaient étendus. À côté d'eux, rien. Pas une table, pas même un verre d'eau. »

Puis ce sont les dortoirs. « Des salles sans air, éclairées à chaque extrémité par des fenêtres dont les carreaux étaient couverts d'une telle couche de poussière que le jour en était altéré. »

Voilà ce qu'on voit aux Vermireaux. Mais il y a aussi ce qu'on ne voit pas, ce qui échappe à l'œil du reporter. Il y a la souffrance effroyable qu'endurent de pauvres petits déshérités, il y a les drames de chaque jour, la férocité des directeurs et des surveillants, les poings impuissants qui se crispent, les sanglots qu'on refoule, les cris que fait pousser la douleur, la haine qui s'accumule au fond du cœur. Ah ! qu'ils sont malheureux ces pitoyables prisonniers de quinze ans. Je les ai vus à Mettray ; ils trimaient dans les champs comme des forçats sous la surveillance de gardiens toujours prêts à frapper.

Je revois toujours leurs pauvres faces de vieux, à ces enfants. Oui, des visages ridés, jaunis, qui ne savent déjà

plus sourire, plus rire, des yeux qui n'osent plus regarder en face, des bouches muettes. Il est défendu de causer et de rire dans les bagnes de gosses.

Leurs gardiens sont recrutés parmi les militaires retraités. C'est dire quelle est la mentalité de ces derniers ; ils ne savent que cogner ou punir. Pour une peccadille, pour un rien, les enfants sont roués de coups, jetés dans les cachots. Les gardiens ne badinent pas avec la discipline, et quelle discipline !

Les directeurs sont des personnages considérables ; la colonie est leur fief, ils y règnent en maîtres tout-puissants ; leurs sujets ne leur parlent qu'en tremblant. On les craint, on les vénère. C'est obligatoire.

D'où viennent-ils ces directeurs, que sont-ils ? Et bien, mais, ce sont des parents de ministres, de sénateurs, de députés, des fils, des gendres, des neveux de personnages officiels. Comme il n'y a pas assez de préfectures, de sous-préfectures ni de trésoreries générales pour tout le monde, on case sa famille où l'on peut, et l'on conviendra qu'il vaut encore mieux être directeur de colonie pénitentiaire que d'avoir un bureau de tabac ; cela rapporte davantage.

Le directeur de la colonie qui nous occupe aujourd'hui est le fils du conservateur du palais du Trocadéro, qui est lui-même le fils... mais ne nous égarons pas. Son papa casa donc son rejeton où il put. Ce fut aux Vermireaux.

Le charmant jeune homme choisit une compagne digne de lui et de sa situation ; il en fit sa collaboratrice, et le couple s'installa dans la colonie. Grâce au chien du cuisinier, les distractions ne manquèrent point dans leur lune de miel, et, sans les bavardages de gens malintentionnés, Monsieur le directeur et Madame la directrice eussent longtemps encore coulé des jours tissés de soie et d'or.

Voilà à quoi servent, comme tant d'autres sinécures, les colonies pénitentiaires, à caser des fils à papa ; l'autre fils du conservateur du Trocadéro est quelque part en Vendée, directeur d'une autre colonie pénitentiaire ; s'il y en avait un troisième, il serait encore directeur d'une autre colonie. C'est une vocation dans la famille.

Tout cela est très intéressant, mais les enfants, les victimes, que vont-ils devenir ? Sans doute si l'on ferme les Vermireaux, on les dirigera sur un autre bagne d'enfants où ils seront aussi malheureux que dans leur première résidence.

Et qu'ont-ils faits pour être traités de la sorte ? Oh, la plupart du temps bien peu de chose.

Ils ont, alors qu'ils étaient des gosses errant dans les faubourgs ou sur les routes, chapardé quelque victuaille, quelque boîte de sardines à l'étalage d'un épicière, quelques fruits dans un verger, et on les a condamnés, les gosses faméliques, pour ces menus larcins, à rester enfermés jusqu'à vingt-et-un ans dans une maison de correction !

Une maison de correction ! Ah, comme ils en sortent corrigés, dans ces maisons de correction !

On leur ravit leur liberté à ces petits, ils ne mangeaient pas beaucoup avant, quand ils étaient libres, mais au moins



ils pouvaient aller, au gré de leur caprice, ils voyaient des figures amies, quelquefois des camarades plus fortunés leur faisaient cadeau d'une friandise, ils pouvaient espérer, compter sur le hasard qui fait tant de merveilles, ils pouvaient rêver à quelque chose.

A présent c'est fini. Ils sont emmurés, battus, au pain sec ; pour des années leur horizon est fermé.

On les renverra à vingt-et-un ans pour aller au régiment. Après la colonie pénitentiaire, la caserne. Après les Vermireaux, Biribi. Et ensuite ?... Ensuite, dame, c'est la filière logique, la prison, la maison centrale, le bagne.

Que voulez-vous qu'ils deviennent ces êtres qui ne connaissent que la cellule, les coups et la famine, qui n'ont jamais pour les guider dans la vie les conseils affectueux d'un père, d'une mère, d'un frère, qui ne mangèrent jamais à leur faim ?

Ils ne naquirent point mauvais pourtant, ces enfants ; ils devinrent chapeautés, surnois, cruels, parce qu'on les battait, parce qu'on les faisait souffrir. Tout ce qu'ils avaient de bon fondit sous la souffrance de chaque jour. La société, avec ses maisons de correction, ses gardes-chiourme, ses directeurs féroces, en fit des criminels, des malfaiteurs redoutables, qui « plantent » un passant attardé au coin d'une rue, qui étranglent des vieillards dans les maisons isolées, comme David le chauffeur de la Drôme, qui fut enfermé, lui aussi, jusqu'à vingt-et-un ans dans une maison de correction.

Et de bons apôtres se lamentent sur la dépopulation de notre aimable pays. — On ne fait plus d'enfants ! gémissent les Bertillon et toute la kyrielle des disciples de feu Piot ; on ne procré plus, la France se dépeuple, qu'allons-nous devenir ?

Dites donc, les repopulateurs, faut-il faire des gosses pour qu'on les envoie aux Vermireaux, pour qu'on en fasse de tristes héros dont la vie ne sera qu'un long calvaire, faut-il faire des esclaves et des assassins ?

Faut-il, pour que les petits-fils du conservateur du Trocadéro aient plus tard des emplois largement rétribués, semer au hasard de la graine de bois de lit, peupler, repeupler, surpeupler ?

Non, mais des fois !...

Eugène Péronnet.

## CONTRE BIRIBI

### SAINT-LAURENT-D'AIGOUZE

Le meeting du 17 juillet fut très réussi. De nombreux camarades des environs étaient accourus pour venir joindre leurs protestations aux nôtres contre les affreux bagnes militaires et écouter les paroles de nos camarades Estor et Grandjournan, qui exposèrent magistralement : le premier les tortures sans nom infligées aux disciplinaires ; l'autre le remède pour faire cesser ces agissements dignes des temps moyenâgeux.

Les deux conférenciers furent frénétiquement applaudis. Une collecte faite à l'issue du meeting a rapporté la somme de 12 fr. 50, qui a été versée au comité de propagande contre Biribi.

### MARSILLARGUES

Le soir, à huit heures et demie, salle du Café Glacier, Estor et Grandjournan firent chacun une brillante causerie à peu près sur le même sujet. Ils obtinrent un vif et légitime succès.

### AYMARGUES

Le samedi 8 juillet, ainsi que je l'avais annoncé ici même, je donnais une conférence sur Biribi et le militarisme. De nombreux camarades m'écoutaient avec intérêt et à l'issue de cette conférence un comité fut formé pour lutter contre l'institution des bagnes militaires.

### AIGUES-MORTES

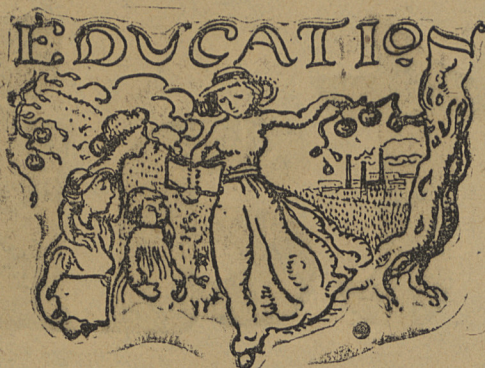
Le samedi 16 juillet j'étais à Aigues-Mortes où je traitais le même sujet devant un public nombreux et sympathique.

Un comité de propagande contre Biribi fut également formé. Le groupe socialiste s'engagea à prendre une part active dans cette campagne.

La magnifique affiche de Grandjournan a été apposée aussi un peu partout dans les environs et a provoqué une indignation intense contre les tortionnaires de Biribi.

Nous avons reçu l'appui de tous les syndicats et des groupes des villages voisins. Nous continuerons notre campagne jusqu'à la suppression de Biribi et des conseils de guerre.

L. Goirand.



## Procréons... sagement

La Démocratie Sociale nous donne un résumé de l'enquête faite par les Documents du Progrès auprès de personnalités scientifiques, médicales, politiques et littéraires, sur : Le problème de la dépopulation.

Parmi les consultés, les uns approuvent, les autres blâment, quelques-uns enfin n'ont pas d'opinion ! Au nombre de ces derniers un membre de l'Académie de médecine.

Le docteur Gariel attribue la dépopulation à l'acool et à la syphilis. C'est pourtant la Bretagne, la contrée la plus alcoolisée, qui fait le plus d'enfants. Oh ! ces lumières de la médecine. Yves Guyot, une lumière de l'économie politique, émet une opinion de la même valeur en disant que la cause de la dépopulation est dans... le protectionnisme. Il devrait savoir que la natalité diminue partout, même en Angleterre, pays libre-échangiste, les prolétaires devenant plus conscients, au moins sur ce point — après les bourgeois, toutefois.

Les académiciens, ceux du pont des Arts, sont plutôt farces. L'enfant est un capital et c'est une sottise de ne pas en faire, déclare Marcel Prévost. Peut-on être plus gourde ? Oui, et la preuve, c'est la réponse de Jules Claretie, autre habit vert : « Il est temps de faire des hommes et de refaire des mœurs. »

Il y a quantité de réponses plus explicites et autrement intelligentes, il faut le dire. Dans ce nombre, le docteur H. Monod : « Je répète qu'il est injuste de taxer d'égoïsme celui qui ne veut pas donner l'existence à un enfant qu'il n'aura pas les moyens d'élever ». Victor Marguerite : « L'intérêt seul serait

un mobile assez puissant pour déterminer les pauvres bougres à enfanter davantage. Malheureusement, chair à plaisir, chair à usine, chair à canon, toutes ces formes de la misère, tout ce sombre avenir immédiat, cela parle plus haut que les lamentations des statisticiens et des philosophes. » H. Ghesquière, député : « La surpopulation est une cause certaine de l'avilissement des salaires ; il ne faut donc pas s'étonner de ce qu'il y ait des néo-malthusiens. » Le plus surprenant serait, en effet, que l'on continuât à procréer sans raison. Mais tout a une fin.

## Une belle tournée

Notre camarade Emma Goldmann vient de terminer sa dernière grande tournée de propagande aux Etats-Unis. Dans l'espace de cinq mois et demi, elle a parcouru 25 Etats, visité 37 villes et donné 120 conférences auxquelles assistèrent un total de 40.000 auditeurs, dont 25.000 — les sans travail — non payants. Dix mille brochures furent vendues et un grand nombre d'autres distribuées.

Il y a ceci d'original dans les tournées de la propagandiste américaine, c'est qu'elles sont organisées... par un impresario. Lassée, au bout de vingt ans de voyages, des difficultés rencontrées et des maigres résultats obtenus, malgré toute la bonne volonté des camarades, Emma Goldmann accueillait, voici deux ans, les propositions d'un impresario. Depuis, elle s'en est trouvée fort bien et elle le dit dans sa revue (Mother Earth). Quelques grincheux l'ont vertement blâmée de cette innovation. Mais quoi, les résultats sont là.

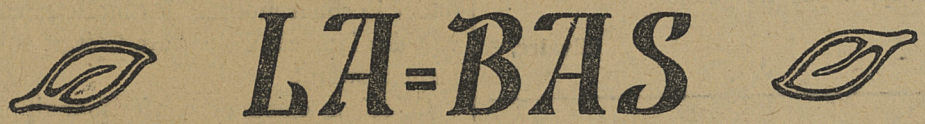
## UNE INITIATIVE

Le Groupe de propagande communiste-libertaire du Chambon-Feugerolles vient de faire tirer sous le titre :

### LES HORREURS DE BIRIBI

une feuille à distribuer reproduisant la déposition de Jacques Dhur au procès du Comité de Défense, telle que la relatait la Guerre Sociale, ainsi qu'un article paru dans le Libérateur : Aux mères.

Voilà une initiative comme on en voudrait voir se multiplier.



Dans les locaux disciplinaires, étenus sur les bas-flancs en ciment, les hommes punis attendent. Depuis trois jours ils n'ont eu que 375 grammes de pain qu'on leur apporte chaque matin, et trois quarts de litre d'eau. Cette eau croupissait au soleil dans des baquets depuis plusieurs jours, elle a un goût fade de poisson corrompu. Qu'importe, on la boit avec délice.

A la cantonnade on entend un bruit de clefs qu'on remue, ce bruit se rapproche, les clefs tintent aux portes des cellules, c'est une musique délicieuse annonciatrice de la joie qu'éprouvent les hommes à manger leur gamelle de soupe.

De la soupe, de la soupe chaude quand, depuis trois jours, on n'a que 375 grammes de pain et de l'eau vaseuse !

Les disciplinaires se couchent, s'aplatissent au ras du sol pour humer le fumet délicieux des gamelles chaudes.

Le sergent dispensateur de la manne précieuse fait déposer au Bas de chaque porte de cellule une gamelle.

Il se promène, donne des ordres brefs, roule une cigarette.

Les disciplinaires attendent. Il s'éloigne, le tintement des clefs s'atténue, puis l'on n'entend plus rien, le sergent est parti.

Il revient et se promène encore de long en large, d'un pas satisfait, flegmatique ; il n'est pas pressé, cet homme, et il le fait voir.

Nonchalamment, cette fois il donne un ordre : on ouvre sans hâte les portes verrouillées et l'on passe les gamelles aux hommes punis.

La soupe est froide...

Le disciplinaire Moreau est depuis des années à Tabarka. Il paraît vieux, très vieux, le soleil d'Afrique a tanné sa peau, grillé sa face, il est parcheminé, voûté.

— Quel âge as-tu ? lui demande-t-on. — Quarante ans, répond-il avec simplicité.

Il est là-bas depuis longtemps, depuis vingt ans, et il a lui-même encore plus de soixante ans de discipline à faire.

— Que voulez-vous, dit-il, j'ai attrapé 10 ans pour avoir dit ma façon de penser au capitaine, 10 ans pour avoir enroulé le sergent, 15 ans pour avoir cassé les carreaux de la prison, etc...

Il sait qu'il ne sortira jamais. Il en a pris son parti.

Ce soir de juin, un soir d'Afrique où l'on respire difficilement tant la chaleur est suffocante, il est assis devant le marabout et éponge la sueur qui dégoutte de son front.

Arrive le capitaine Nicolas.

— Moreau, dit-il, transportez-moi ces tas de pierres qui est là à l'autre bout du camp !

— Non, dit Moreau.

— Nom de Dieu ! Il refuse, hurle le capitaine. Ah ! le cochon, il refuse... Eh bien ! qu'on le foute aux fers !

Les hommes de garde viennent, ils conduisent Moreau à la prison, et on lui met les fers.

Il y reste 17 jours. Quand on vient le délivrer, le sergent s'aperçoit qu'il avait serré un peu fort, les chairs sont meurtries, tuméfiées.

Moreau regarde ses chevilles d'un air satisfait.

J'en ai pour un mois à tirer ma flemme à l'hôpital, pense-t-il, et il sourit.

\*\*\*

A Tabarka toujours, les hommes ont été à la visite, le major ne les a pas reconnus malades.

Ils reviennent piteux. Le sergent Gascard les attend, les bras croisés sur sa poitrine de brave.

Il est satisfait, il va pouvoir s'offrir une petite distraction, elles sont rares à Tabarka.

— Eh bien ! dit-il, ce sacré major n'a donc pas voulu marcher ; est-il entêté, hein ! cet homme. Moi, je suis plus chouette que lui, je vais vous soigner. Je connais un remède éprouvé, vous allez voir !

— Apportez les brouettes, remplissez-les de pierres ; là, c'est bien ; maintenant, chacun une brouette, et au pas de course !

Les hommes, en file indienne, font rouler les brouettes chargées de pierres autour des locaux disciplinaires ; ils sont rouges comme des écrevisses, ils sont en nage, ils n'en peuvent plus, ils trébuchent ; c'est infernal.

Le sergent Gascard se lève.

— Croyez-vous qu'il est éprouvé, mon remède, dit-il ; heureusement que j'ai trouvé ça dans ma pharmacie. Ah ! mes salauds, vous avez de la veine !

E. P.

# Contre les Bagnes militaires

Nos amis du Comité de la Défense Sociale viennent de faire apposer l'affiche suivante :

### COMITE DE DEFENSE SOCIALE

Biribi existe toujours. Les assassins d'Aernoult sont libres, Rousset, le dénonciateur du crime, est en prison. Que va faire le Ministre de la Guerre devant les plaintes officielles — dont le texte suit — qui lui ont été adressées par les parents d'Aernoult et de Rousset, lassés de ce scandale ? — Il faut que Rousset soit libre et que creve BIRIBI.

### PLAINTES

En assassinat.

Paris, le 18 juillet 1910.

Monsieur le Ministre,

Nous venons porter plainte entre vos mains contre Messieurs Sabattier, lieutenant ; Beigner et Casanova, sergents à Djénan-ed-Dar, que nous accusons d'avoir assassiné notre fils, après l'avoir torturé, alors qu'il était soldat à la compagnie de discipline de Djénan-ed-Dar (Algérie), le 2 juillet 1909.

Les faits vous sont déjà connus, au moins en partie ; mais nous sommes en droit de vous dire qu'ils vous sont mal connus. Lorsque vous avez eu à en parler devant la Chambre des députés, les 12 et 15 novembre 1909, en réponse aux interpellations des députés Allemane et Adrien Véber, vous avez été induit en erreur par les rapports que vous avez d'ailleurs demandés aux responsables mêmes de la mort de notre enfant.

Mais une nouvelle discussion de cette affreuse affaire vient d'avoir lieu devant une assemblée qui vaut bien, au point de vue légal comme au point de vue moral, la Chambre des députés. C'est devant le jury de la Seine que, les 4 et 5 juillet derniers, l'affaire Aernoult a été reprise, et malgré les efforts du ministère public pour ramener le débat au point où le Parlement avait cru, ainsi que vous, pouvoir la clore ; malgré les prétentions de M. l'avocat-général Servin à n'apporter d'autre lumière que celle de votre discours du 12 novembre 1909, il a bien fallu que la vérité se fit jour.

Vainement votre Administration avait refusé aux témoins qui avaient été cités d'Algérie : MM. Emile Rousset, capitaine Alix, capitaine Finot, lieutenant Sabattier, les sergents Beigner et Casanova, la permission de venir déposer à la barre des Assises où naguère, dans l'affaire Dreyfus, tant de généraux avaient défilé pour arracher au jury l'approbation de ce qui fut ensuite proclamé par la Cour de Cassation, un crime militaire. Vainement la Cour d'Assises, présidée par M. le conseiller Brégeault, a approuvé cette attitude et ce prudent silence de votre Administration. Le jury n'en a pas moins entendu deux témoins qui, à eux seuls, suffisaient pour établir que notre enfant fut assassiné.

L'un de ces témoins est M. Allaire, celui-là même dont votre discours à la Chambre invoque le témoignage en faveur des gradés que nous accusons. M. Allaire les a formellement accusés devant le jury. Il a du reste raconté dans quelles conditions plus que suspectes on avait essayé de provoquer des rétractations qui n'ont jamais existé de sa part, et dont vous avez cru pourtant faire état devant la Chambre.

L'autre témoin est M. Cotte, qui a connu presque toutes les phases du martyre de notre fils. Et comme ce témoin a reçu postérieurement une médaille pour ses services durant l'expédition du Maroc, il sera sans doute difficile à votre Administration de le déclarer suspect, en la cause, d'antimilitarisme.

Enfin, nous vous rappelons, Monsieur le Ministre l'attitude du Président du Conseil de Guerre d'Oran qui, le 19 janvier 1910, a jugé le soldat Emile Rousset, coupable, sous le prétexte d'obéissance et d'outrage à ses supérieurs, d'avoir, en réalité, voulu révéler le crime commis par ses supérieurs mêmes sur notre fils, crime qu'il avait lui-même connu. Le Président a empêché Rousset de rien dire de l'affaire Aernoult, qui était pourtant l'origine de sa propre affaire ! Si Rousset a été contraint illégalement au silence, c'était donc qu'on savait, parmi les

militaires d'Algérie, qu'il en avait trop à révéler sur le crime du 2 juillet 1909.

Nous nous étions tus jusqu'à présent, car nous désespérions d'obtenir justice de votre armée envers des galonnés de cette armée, mais le jury de la Seine vient d'acquitter les seize hommes qui ont eu le courage de crier leur indignation contre l'assassinat de notre enfant. Cet acquittement, Monsieur le Ministre, vous oblige à nous rendre justice. Il faut que tous les témoins de l'assassinat de notre fils puissent parler, qu'ils soient entendus dans des conditions où l'enquête paraîsse enfin sérieuse. Il faudra bien alors que les bourreaux de notre enfant, quel que puisse être leur grade, soient jugés à leur tour.

Nous chargeons notre avocat, M. Jacques Bonzon, de poursuivre auprès de vous l'œuvre de réparation que nous réclamons, et vous présentons, Monsieur le Ministre, l'expression de nos sentiments distingués.

AERNOULT, Marie AERNOULT.

### PLAINTES

En faux témoignage.

Lyon, le 18 juillet 1910.

Monsieur le Ministre,

Le 19 janvier 1910, le Conseil de guerre d'Oran, présidé par un colonel dont on n'a pas voulu révéler le nom, condamnait mon frère, Emile Rousset, à cinq ans de prison pour refus d'obéissance et outrages à un supérieur. En réalité, mon frère était frappé pour avoir eu le courage de crier son indignation contre le meurtre du soldat Aernoult, torturé et enfin tué, le 2 juillet 1909, à Djénan-ed-Dar, par les sous-officiers Beigner et Casanova et le lieutenant Sabattier.

L'accusation d'outrages à supérieur fut imaginée plus de 3 mois après la mise en cellule de mon frère et l'ouverture de l'instruction par le capitaine Alix, rapporteur du Conseil de guerre, qui essaya vainement de l'amener à rétracter ses accusations sur la mort d'Aernoult et qui, au cours de l'interrogatoire du 26 novembre 1909, alla jusqu'à lui dire : « Rousset, vous ne passez rien à l'armée, l'armée ne vous passera rien. »

Mon frère n'était poursuivi qu'à cause de son attitude après la mort d'Aernoult. Or le Président du Conseil de guerre l'empêcha formellement de rien dire sur cette affaire. Et sa défense fut ainsi étranglée.

Or l'assassinat d'Aernoult vient d'être établi devant le jury de la Seine qui, par son verdict d'acquittement, le 5 juillet dernier, donna son approbation à l'affiche : « A bas Biribi ! »

Cette affiche visait expressément le cas d'Aernoult et le cas de mon frère.

Il n'est donc plus admissible, malgré tous les votes qui ont pu être arrachés au Parlement sur la foi de rapports établis par les coupables mêmes du crime que mon frère voulait révéler, il n'est donc plus possible que celui-ci reste plus longtemps en prison. L'outrage toujours dénié par mon frère lui a été imputé tardivement, pour pouvoir le condamner sans parler de l'affaire Aernoult. Ceux qui, au Conseil de guerre d'Oran, ont prétendu avoir subi ou entendu cet outrage, ont menti. Il faut, Monsieur le Ministre, que vous les poursuiviez pour faux témoignage, et qu'ainsi vous ne puissiez refuser plus longtemps la révision de la condamnation inique, qui détient mon malheureux frère au pénitencier de Douéra, alors que son seul crime est d'avoir crié à l'assassinat et cru que sa voix serait entendue par votre justice militaire.

Ma famille et moi chargeons notre avocat, M. Jacques Bonzon, de soutenir auprès de vos bureaux, cette plainte en faux témoignage, que nous formulons dès à présent, sous réserve d'y joindre tous autres complices, cœter Ravaud, sergent à Djénan-ed-Dar et tous complices.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre l'expression de mes sentiments distingués.

Louis ROUSSET.



## Nouvelle Iniquité

C'est lundi dernier que les juges ont eu à se prononcer sur le rappel du jugement condamnant un camarade à six mois de prison, par défaut, pour outrages à la pudeur, ainsi que nous l'avons relaté la semaine dernière.

Après avoir essayé de faire avouer au camarade qu'il reconnaissait les motifs de l'accusation portée contre lui et que celui-ci eût nié, la parole fut donnée aux témoins.

Les témoins... c'était le « mœurs » Vacher, qui osa, de nouveau, formuler sa mensongère accusation. Le camarade, indigné, protesta, mais on lui imposa silence.

Sur quoi les juges le condamnèrent à trois mois de prison avec sursis. Voici la preuve, une fois de plus, que la parole d'un ignoble agent des mœurs suffit, seule, pour être envoyée dans les geôles très républicaines. Ceux qui auront affaire à eux sauront désormais à quoi s'en tenir.

### LES MARTYRS DE CHICAGO (1887)

Une brochure, avec portraits de Spies, Lingg, Fischer, Engel, Parsons, Fielden, Schwab et Nebe. L'exemplaire, 5 centimes. Le cent, 3 fr. 50, franco.

Notre vieux camarade le Père La Purge est à l'hôpital de la Pitié, assez gravement malade. Il serait heureux d'y recevoir la visite des copains.



# Une Abomination

Nos amis du Réveil, de Genève, publiaient l'autre jour, ce qui suit :

## SABOTAGE CAPITALISTE

Il existe une industrie en Allemagne et ailleurs que des ouvriers viennent de faire connaître et sur laquelle la Revue moderne de médecine et de chirurgie s'alarme avec raison. Figurez-vous que des commerçants — des gens d'ordre, naturellement — ramassent dans les hôpitaux la ouate, la gaze hydrophile, les compresses qui ont déjà servi, qu'ils mettent de côté soigneusement ces rebuts pleins de pus, de sang, qu'ils soumettent ces réservoirs affreux de germes dangereux à l'action de presses hydrauliques puissantes de façon à en faire des ballons compacts. Puis toute cette marchandise immonde est remise à des industriels qui font faire un tri de ces pansements souillés à des femmes et à des enfants — oui, à des enfants, dit le docteur Helme. On les lave plus ou moins et on les ressort, après adjudication au rabais, dans les hôpitaux militaires ou civils où les pauvres bourgeois seuls se rencontrent.

Ah ! les cochons !

On peut bien penser que les misérables appelés à manipuler ces purulences ne tarderont pas à s'infecter, de toutes les maladies.

Ni les autorités, ni les hygiénistes officiels, ni les inspecteurs de fabriques ne découvriraient quoi que ce soit, parbleu. Grâce à des ouvriers, heureusement, cet atroce scandale prendra peut-être fin. C'est tout de même joli. Pour de l'argent, les bourgeois empoisonneraient des populations entières. Le sabotage de la vie du peuple — des petits êtres innocents à tous les points de vue que sont les enfants — est permis aux soutiens de l'ordre. Mais que des ouvriers parlent timidement de saboter un meuble de luxe des canailles qui nous dirigent, voilà qui ne saurait être toléré. Hypocrites, immondes hypocrites ! La bourgeoisie a beau faire des lois contre le sabotage. Elle le pratique dans un sens criminel dans son commerce, dans tous les produits destinés au peuple.

Sera-ce autre chose qu'un moyen de représailles si nous manquons de respect à notre tour pour les objets de consommation destinés à la bourgeoisie ?

Le sabotage ouvrier est un acte de légitime défense nécessaire, indispensable.

Et voici qu'un quotidien bourgeois, Paris-Journal, nous apprend que ce trafic infâme est officiellement connu de l'hygiène publique !

Après avoir cité la Revue moderne de médecine et de chirurgie, ce quotidien reproduit les déclarations faites par la direction de l'hygiène publique.

\*\*\*

On manipulerait, en France, les cotons, gazes, charpies, ayant servi aux pansements allemands. Des industriels français les achèteraient les feraient trier et laver par des enfants et des femmes, avant de les revendre, de sorte que — affirme l'auteur de l'article, « dans les hôpitaux civils et militaires, où les adjudications se font au rabais, il est presque certain que nos blessés, nos malades, sont pansés avec le déchet des pansements allemands ! »

Cette information repose-t-elle sur une base sérieuse ?

Il est, hélas ! parfaitement vrai, nous a-t-il été affirmé, que des déchets allemands ont passé en France et ont été revendus après certaines manipulations.

Nous avons été avisés de ces pratiques, et, à l'heure actuelle, une enquête est ouverte pour rechercher les industriels qui se livrent à pareil trafic. Ce n'est pas, comme on l'a dit, dans la banlieue de Paris que sont soumis au lavage les cotons souillés d'outre-Rhin. C'est aux environs de Montpellier que le genre d'industrie qui nous occupe a pris naissance et s'épanouit.

Dans les premiers temps, ces cotons étaient revendus à des tisseurs, qui en tiraient des articles de lingerie bon marché, notamment des draps de lit. Plus tard, ces industriels se sont enhardis à revendre, après sélection, le meilleur de leurs déchets comme pansements antiseptiques. Ainsi, sans doute, aura-t-on vu sur le marché des cotons hydrophiles à vil prix.

Pouvait-on contrôler la qualité de ces fournitures ? Même si des accidents se produisaient, on était à peu près certain de l'impunité, car il est difficile, sinon impossible, d'en établir la cause.

On a dit qu'il appartenait aux services de l'hygiène publique de fermer la frontière à ces ballons dangereux. Nous n'y pouvons rien ; les commerçants paient les droits d'entrée, et tout est dit.

Où donc sont les coupables ? Il y a des inspecteurs du travail. Pourquoi ne se sont-ils pas opposés, puisqu'ils en

avaient les moyens, à ces travaux imposés aux enfants et aux femmes ? Croyez bien que la direction de l'hygiène publique les suppléera dans cette tâche qu'ils ont négligée.

\*\*\*

Entre les mille et une manières plus ou moins infâmes de gagner de l'argent en sabotant la santé du peuple, celle-ci est peut-être la plus infâme de toutes. Dans un régime plein d'horreurs comme l'est le régime capitaliste, il est semblable-t-il, une limite. Cette limite est pourtant dépassée tous les jours.

Et la patience des malheureux dépourvus, tyrannisés, empoisonnés, tués à petit feu, n'a-t-elle donc pas de limite ?

## PROPOS D'UN PAYSAN

### Résignation laïque

J'ai longuement réfléchi, cette semaine, me dit mon voisin, à la crainte chimérique que tu manifestas, lors de notre dernier entretien, de voir l'espoir de l'au-delà avachir et momifier les prolétaires.

Rien, à mon avis, n'est à redouter de ce côté-là. Qui travaille prie, a dit saint Paul. Le travailleur penché sur la dure besogne quotidienne, angoissé par les soucis de l'existence matérielle, parfois sans pain et sans travail, n'a nullement le temps de s'inquiéter des problèmes d'outre-tombe, et d'ailleurs la foi religieuse pourrait-elle le rendre plus résigné qu'il ne l'est actuellement ?

Le christianisme, en somme, n'a pas tant châté qu'on veut bien le dire l'énergie prolétaire. Les révoltes les plus terribles furent suscitées par l'esprit d'égalité qui court à travers les pages de l'Evangile. Alianus et Amandus étaient parmi les Bagaudes. C'est l'esprit communiste chrétien qui souleva les Pastoureaux, les Jacques et les Vagabonds du moyen âge, les Vaudois de la Provence, les Paysans allemands du seizième siècle, les Niveleurs anglais et les Russes de Pougatchev. Châteaubriand combattait les socialistes du dix-neuvième siècle, leur reprochant de se croire des novateurs, tandis qu'ils ne faisaient que s'affubler des oripeaux des premiers hérésiarques.

Aujourd'hui, bernique ! Les masses prolétaires devenues matérialistes, s'attachent de plus en plus à l'échelle de soupe et se font petites de peur de la perdre. A part une poignée d'individualités généreuses autant qu'impuissantes ; les anarchistes et les syndicalistes, la veulerie est générale. Les laïciseurs à outrance, les Gambetta et les Ferry ont éteint toute virilité et tout esprit de révolte. Emeutes et révolutions sont de plus en plus impossibles ou en tout cas superficielles et vaines.

Je suis d'accord avec toi, quand tu dis que les riches n'ont guère la frousse de l'au-delà et que très certainement ils s'en foutent comme de Colin-Tampon. Mais pourquoi ? Parce qu'eux-mêmes évitent d'en entendre parler et pour cela ils tâchent d'éteindre la foi chez le peuple, afin que personne ne puisse plus parler de cet au-delà si inquiétant pour ceux qui y pensent, et surtout pour les savants qui voient qu'il y aura toujours un doute sur cette si angoissante question. Tu sais que la campagne anticléricale de Gambetta et de Ferry fut poussée par les capitalistes juifs directement intéressés à la résignation laïque des opprimés et à la liberté d'allure des grands larrons. Eh bien ! si on parlait quelquefois aux riches de cet angoissant et insoluble problème qui s'impose et nous embrasse, sans que nous puissions nous soustraire complètement à sa redoutable et fatale étreinte ?

J'insiste sur ce point : que les oisifs sont beaucoup plus accessibles à l'inquiétude religieuse que ceux qui sont inquiets de n'avoir rien à manger le lendemain. Il y a là un cas de cette justice immanente dont parlait le positiviste Gambetta. La méconnaissance et l'observation des principes du christianisme, qui non seulement commandent de ne pas voler ni d'exploiter autrui, mais astreignent, en plus, l'homme, quel qu'il soit, à un travail corporel sous peine d'être condamné au dernier moment, portent leurs fruits. Il faut appuyer sur cette chancellerie, imprimer à la peau du riche le frisson glacé de l'épouvante d'outre-tombe et du tourment religieux. Il faut lui crier journellement qu'une survie au « moi » est possible et que cette survie sera très pénible pour qui aura exploité le travailleur. Cette obsession sera pour le riche la tunique de Nessus qui le rongera d'une inquiétude que rien ne pourra calmer. Ainsi il desserrera notre collier et nous serons soulagés.

Imitons en cela ce que faisait le Sénat romain dans un autre ordre d'idées : quand le Sénat accordait les honneurs du « Triomphe » à un général qui venait d'annexer une nouvelle

contrée à la République, il faisait coucher dans le char du triomphateur un esclave qui lui répétait sans cesse ces mots terribles : « Souviens-toi que tu mourras un jour. » Le Sénat pensait ainsi rabattre l'orgueil du soudard et lui ôter l'idée de faire un « dix-huit Brumaire ». De même le peuple, en rappelant sans fin ni cesse au riche que la paresse est un péché capital, que s'il vit dans la fainéantise en volant son prochain, il trouvera à sa mort un redoutable inconnu, s'assurera contre les nombreux « dix-huit Brumaire » dont il est à chaque instant la navrante victime.

Et les occasions de passer de vie à trépas sont aussi nombreuses pour les riches que pour les pauvres. S'ils n'ont rien à craindre des accidents de travail, ni des maladies contractées dans l'air méphitique des usines, ils sont guettés constamment par des accidents de chemin de fer, d'automobile, de voiture et déjà même d'aéroplane.

Ce peu là devrait être suffisant pour leur inspirer une salutaire terreur et mettre un terme aux orgies où ils se complaisent ; ces dangers éventuels et leurs conséquences possibles, si on les leur représentait continuellement, les rendraient sans doute moins durs, moins cupides, moins disposés à transformer les pauvres en bêtes de somme.

Mais pour cela, il faut revenir au christianisme. Seul le christianisme peut relever la dignité humaine, inspirer à l'ouvrier, au déshérité, le mépris de l'oisif, du paresseux, du voleur ; et du mépris à la révolte, il n'y a pas loin. Le christianisme a libéré l'esclave. Dans l'antiquité, les plus grands philosophes, Platon et Aristote, admettaient la nécessité de l'esclavage.

Or, qu'était l'esclave ? Un animal domestique sans état civil, que tu appelles d'un nom quelconque, comme tu appelles un chien Azor. Le christianisme fit de cet animal un être humain. Il eut une femme à lui, une famille ; il fut théoriquement égal à son maître.

Dans le cours des siècles, le christianisme tint tête aux puissants. Jusqu'au début du dix-septième siècle, il condamna résolument le prêt à intérêt.

Tous les conciles, analogues sous bien des rapports à nos Congrès socialistes, se terminaient invariablement par un ordre du jour voté par les abbés et les évêques présents flétrissant l'usure. La Déclaration des Droits de l'Homme de 1789 est chrétienne ; elle porte l'empreinte des Jansénistes, en majorité dans la Constituante.

Tu vois, Barbassou, que le chrétien se révolte, tandis que l'athée est jouisseur et arriviste. Et maintenant, à toi le crachoir.

Le Père Barbassou.



## Jaunisse parlementaire

Dimanche 24 juillet, c'est encore jour de votaille.

On vote pour les conseillers généraux, et dans certains endroits pour les conseillers d'arrondissement, en outre. Voter deux fois dans une journée, quelle veine pour le peuple souverain !

Les murs ont revêtu leur parure arlesnesque des foires électorales. Affiches jaunes, bleues, rouges et autres couleurs, répètent les sempiternels boniments électoraux.

Malgré cet appareil, ça ne chauffe guère ici, dans l'Hérault, où pourtant les votards sont encore assez nombreux. Peu ou pas d'animation. A Amargues, personne n'a voté, on n'a pas formé seulement de bureau. C'est un signe des temps ; tout comme la foi chrétienne, la foi votarde s'en va lentement rejoindre dans l'oubli les vieilles croyances aujourd'hui disparues ou ridiculisées.

Les socialistes ont de bien bonnes. Sur leurs affiches écarlates on peut lire en lettres énormes :

Votez pour un tel candidat des luttes de classe. Quel culot. Ah oui ! Ils ne sont pas des jaunes, les socialistes. Ils veulent la lutte de classe. Ils n'y a que ceux qui ne votent pas qui sont des jaunes. Et tenez, pour dissiper toute équivoque, tâchons de définir ces deux

types pour voir la différence, oh très grande ! qui existe entre le jaune et le candidat de lutte de classe.

Les jaunes, ce sont des salauds qui veulent l'entente avec le patronat, la paix sociale pour le bien de tous, des capitalistes surtout.

Tandis que les candidats de lutte de classe, c'est autre chose, bigre ! Ils iront, une fois élus, dans une assemblée parlementaire quelconque discuter poliment avec les capitalistes. Ils tacheront à les intéresser au sort des travailleurs par des paroles émouvantes et des geste mélodramatiques. Ils tacheront d'obtenir pour leurs camarades exploités quelques petites libéralités pour vivre un peu moins misérablement, mais au prix de quels efforts !

Des lamentations, des jérémiades et des girouettes, voilà la lutte de classe ! Il faut être bête comme un anarchiste pour confondre ça avec la jaunisse, l'immonde jaunisse.

J. Goirand.

## PARIAS

### LES BOSSELET

II

Soir de ripaille

Bosselet a gagné des sommes imprévues en faisant le démenageur. La mère a lessivé pour une voisine : ils en profiteront pour faire ce soir un fameux dîner.

Les Bosselet ont longuement discuté le menu : ce sera un ragoût de mouton, des charcuteries, une salade bien vinaigrée, le tout arrosé de gros vin épais et noir.

A la sortie de l'école, les mioches ont oublié de se battre pour venir plus vite rôder près du fourneau. La Louise pèle des pommes de terre, le petit Albert, qui a quatre ans, sourit à des visions intérieures : il se voit trempant un gros morceau de mie dans la sauce. Louise, dont les goûts sont plus délicats, guigne le veau piqué. Quand elle ôtera le couvercle, elle boira en cachette le fond du saladier pour que le vinaigre lui fasse chaud sous les yeux.

A sept heures le ragoût fume sur la table, les mioches assis en rond tendent leur assiette avec avidité. Pour que Lilie qui n'a que dix mois, « fiche la paix au monde », on lui donne à sucer un petit os. « Ça fait du bien aux gencives rapport aux dents », dit la mère.

Tous dévorent en silence ; il flotte une buée légère et un parfum de charcuterie. On se sent bien, comme à l'église, lorsque le curé fait brûler de l'encens, pense Louise. Etant sentimentale, elle en gardera le souvenir.

Mais voilà que des poings rageurs et des souliers à clous ébranlent la porte. C'est le petit Gustave qui ramène une femme de service de l'école, la grosse Madame Robin. Les aînés, pressés de revenir, ont oublié d'aller chercher le gosse, il y est resté seul, jusqu'à la fermeture. D'ailleurs, personne ne s'est aperçu qu'il manquait à table, il y avait déjà tellement de mâchoires...

(Ne dites pas à la mère Bosselet que les poules savent le nombre de leurs poussins, elle vous répondra sèchement que « les poules n'ont que ça à faire », et c'est encore vous qui serez attrapés...)

Pour l'instant, le petit Gustave ressemble à un épouvantail à moineaux. Il est vêtu jusqu'aux pieds d'un pardessus en poil de bique passablement rongé des vers, (ce qui explique qu'on l'ait trouvé dans une poubelle) ; et comme l'enfant tenaille sans cesse et s'essuie le nez de son bras replié, cela fait un beau glapis sur sa manche gauche. Sans ce vernis, et si la peau de bique ne perdait pas ses poils un peu partout, le petit Gustave serait encore très bien...

Son entrée a fait sensation, toutes les fourchettes en sont restées en l'air.

L'enfant, comme un cabotin qui va lancer son grand morceau, s'avance au milieu de la chambre, plisse ses yeux, ouvre immensément la bouche, et reste ainsi pendant dix secondes, sans émettre aucun son... Tout à coup un hurlement sort, si lamentable, si désespéré, qu'on a tout de suite le sentiment qu'il exprime une grande douleur.

Les larmes récentes du gosse ont délavé la crasse de ses joues, il froite énergiquement ses yeux de ses poings fermés, renifle et continue à vernir sa manche gauche. Il devine, il sait, — on a de ces pressentiments là dans la vie, — il est certain qu'il n'y a plus de ragoût.

On le pousse à table entre les deux aînés ; il aura deux fois de la charcuterie, voilà tout.

« Et tâche de ne pas te f... encore une indigestion », dit le père. Pour Madame Robin, il explique : « L'autre jour, je l'ai emmené avec moi « chiffonner » dans les boîtes. Ce bougre-là, il mangeait de tout ce qu'il trouvait ; alors, il a failli en crever. »

La mère ajoute, indulgente : « A cet âge-là, ça ne sait pas encore se modérer. »

Ils invitent Madame Robin à trinquer. Comme elle refuse d'un geste et déjà s'éloigne, Bosselet la suit d'un regard vindicatif, puis, confondant avec tous les « fonctionnaires du Gouvernement » cette humble comme lui qui trime tout le jour, mouche et déculotte les gosses aux ordres d'une omnipotente directrice, il lui crie dans le dos : « Eh ! va donc, rond-de-cuir ! »

Ranée Dorient.

## SOUSCRIPTIONS

POUR LE COMITE DE DEFENSE SOCIALE  
L. S. 630, 1 fr. — Un groupe de camarades de Chambéry (versé par M. Mothe), 3 fr. — Dix terrassiers révolutionnaires de l'Aéroclub (versé par La Mayenne), 6 fr. 75. — Fédération des chauffeurs-conducteurs-mécaniciens, 5 fr. — Union Syndicale des gaziers, 20 fr. — Abel Boue, 1 fr. — Kahr, 1 fr. — Union des métaux (section des monteurs en chauffage), versé par Rondel, 3 fr. 65. — Réunion des métaux à Leimville (versé par Rondel), 13 fr. 50. — Total : 54 fr. 90.

## LA GRANDE RÉVOLUTION

Par Pierre Kropotkine

Un fort volume de 750 pages, 2 fr. 75 ; franco, 3 fr. 25.

Dans ce style clair, sobre et vigoureux qu'on lui connaît, l'auteur trace un tableau saisissant des faits, depuis la prise de la Bastille jusqu'au début de la réaction thermidorienne. Il s'attache à mettre en relief le rôle du peuple dans la Grande Révolution, et sans nul doute, aucun historien n'avait jusqu'à présent analysé et dégagé aussi fortement l'action puissante et continue des gens du peuple.

Voici quelques titres de chapitres :  
Les deux grands courants de la Révolution. — L'esprit de révolte : les émeutes. — L'enfer dans l'abolition des droits féodaux. — Efforts des Girondins pour arrêter la Révolution. — Les anarchistes. — Revendications sociales. — Nouveau soulèvement rendu inévitable. — Les terres sont rendues aux communes. — Le mouvement communiste. — Idées sur la socialisation du sol, des industries, des substances et des échanges. — Le 9 Thermidor : triomphe de la réaction.

## BIBLIOTHEQUE

### DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Editions Schleicher frères

La Géologie, par H. Guéde. Origine et histoire de la Terre, 724 pages, 151 figures.  
La Biologie, par Ch. Letourneau. Origine et lois de la vie, 500 pages, 113 figures.  
La Botanique, par J.-L. de Lanesan. Evolution du régime végétal, 500 pages, 142 figures.  
La Préhistoire, par G. et A. de Mortillet. Origine et antiquité de l'Homme, 710 pages, 121 figures.  
La Physiologie générale, par le Dr L. Monnier, 580 pages, 28 figures.  
Chaque volume 1 fr. 90 pris au Libraire ; 2 fr. 25 franco. — Cartonné : 50 centimes en plus.

## Comment nous ferons la Révolution

Par E. Pataud et E. Pouget

Un volume, pris dans nos bureaux : 3 fr. ; franco : 3 fr. 25.

## LA CLASSE OUVRIERE

par L. et M. Bonneti.

Les Boulangers ;  
Les Terrassiers ;  
Les Employés de magasin.  
Chaque brochure : 9 fr. 15 ; franco : 0 fr. 20.

## LA VIE OUVRIERE

La Vie ouvrière, revue bi-mensuelle, paraît le 5 et le 20 de chaque mois. — Sommaire du N° du 20 juillet 1910 : L'exploitation des enfants dans les verreries, Charles Delant. L'état de siège à Buenos-Aires, Action Socialista. La passion politique dans un conflit économique, Tullio Masoli. La grève du bâtiment de Dunkerque, A. Wilaert. Administration et rédaction : 42, rue Dauphine, 42, Paris. Un numéro spécimen est envoyé sur demande.



A RAMBOUILLET (SEINE-ET-OISE)

# GRANDE FÊTE ANNUELLE de "La Ruche"

Œuvre de Solidarité et d'Éducation fondée et dirigée par Sébastien FAURE

De 10 h. du matin à 10 h. du soir Le Dimanche 7 Août De 10 h. du matin à 10 h. du soir

## Programme de la Fête

De 10 heures à 11 h. 1/2 du matin  
**RECEPTION**, à la gare de Rambouillet, des Sociétés, Groupes, Délégués et Amis venant de Paris, de province et de l'étranger, pour prendre part à la fête.  
(Service de voitures organisé entre la gare et « La Ruche ». Trajet : 3 kilomètres ; parcours en voiture : 0 fr. 50.)

A midi  
**DEJEUNER CHAMPETRE**. Chacun devra apporter ses vivres, son couvert. Toutefois, on trouvera à « La Ruche » 2 des prix très modestes : pain, charcuterie, fromages, sardines, chocolat, miel, biscuit ; vin, café, bière, limonade, lait, etc. « Le tout fourni par le M. D. G. ou « La Ruche ».

A 1 h. 1/2  
**CONCERT INSTRUMENTAL**, par la « Symphonie de la Bellevilloise ».

A 2 h. 1/2  
**GRANDE FÊTE ENFANTINE**, offerte par les Enfants des sections de pupilles des Sociétés coopératives de la région parisienne, les Enfants de l'Union des Syndicats de la Seine et les Enfants de « La Ruche ».

**ALLOUATION PAR SEBASTIEN FAURE**

A 4 heures  
**FÊTE SPORTIVE**, offerte par la « Fédération Sportive Athlétique Socialiste de la Seine » : Course cycliste : Rambouillet, Saint-Rémy-les-Chevreuse, Rambouillet (50 kilomètres) ; Courses à pied : 100 mètres, 400 mètres, 1.500 mètres.

A 5 heures  
**JEUX ET DIVERTISSEMENTS**, pour les Sections enfantines  
**Farandole monstre**

A 6 h. 1/2  
**DINER CHAMPETRE** (mêmes conditions que pour le déjeuner).

A 8 h. 1/2

**GRANDE FÊTE DE NUIT**  
Illuminations — Embrassement de « La Ruche »  
Le Chapeau Chinois

**BAL A GRAND ORCHESTRE**  
Toute la journée

**KERMESSE — JEUX DIVERTISSEMENTS**

## A TOUS !

La fête annuelle de LA RUCHE aura, cette année-ci, un éclat exceptionnel et un caractère particulier :

### « CE SERA LA FÊTE DE L'ENFANCE »

C'est, en effet, par centaines que seront rassemblés, ce jour-là, à LA RUCHE, les enfants du prolétariat de la région parisienne (Pupilles de l'Union des Syndicats et des Sociétés coopératives) venus pour participer à la fête, fraterniser entre eux et les enfants de « LA RUCHE ».

C'est par milliers que parents et amis accompagneront cette légion enfantine — et ce sera un spectacle inoubliable de grâce, de joie et de beauté, que celui de ces Petits, sur qui reposent nos plus fermes et nos plus nobles espoirs — s'ébattant sous le regard de plusieurs milliers de camarades heureux, le cœur réconforté, oubliant pendant quelques heures les rigueurs de la Vie et les difficultés de la Bataille.

A tous, nous adressons une pressante et fraternelle invitation !

Pour LA RUCHE :  
SEBASTIEN FAURE.

NOTA. — Nos lecteurs trouveront dans nos bureaux des cartes de voyage aller et retour Paris-Rambouillet, au prix de 2 fr. 50 pour les adultes et 1 fr. 50 pour les enfants au-dessous de sept ans.

## Communications

### PARIS

La libre Discussion. — Causeries du 4<sup>e</sup> 60, rue de l'Hôtel-de-Ville, mercredi prochain, conférence par E. Murrain.

#### Aux Camarades,

Au moment où se manifeste parmi nous un réel effort en vue de constituer le mouvement anarchiste, est-il bien nécessaire de vous faire remarquer combien il serait utile que nous disposions d'un local privé, bien à nous, ne dépendant en aucune façon de la complaisance d'un cabaretier ?

Afin d'avoir ce lieu de réunion, où nous pourrions nous réunir de la plus entière liberté et sans que les camarades soient obligés de s'imposer d'indécentes dépenses en consommations, nous avons décidé de louer, à bail, un local au milieu même de Paris, en plein centre, et par conséquent avec toutes facilités de communication.

Ce local permettra à tous nos amis de se réunir quand bon leur semblera, chacun pourra y étudier sérieusement grâce à une bibliothèque que nous constituerons dans ce but. Ensemble, nous fonderons une véritable U. P. Sociale, avec conférences suivies et variées. Une permanence est prévue et y sera établie.

Enfin, nous organiserons dans notre local des fêtes de propagande et des soirées de famille, en dehors des dates réservées aux réunions de groupes qui y auront leur siège ; rien ne sera négligé pour accroître l'étendue du mouvement grandissant.

Nous n'insistons pas, convaincus que vous partagerez notre désir, nous comptons sur votre aide et sur l'aide de vos amis pour soutenir l'œuvre naissante.

La fête organisée pour le 31 juillet, à l'U.P. faubourg Saint-Antoine 157, a pour but de couvrir une partie des six premiers mois de location.

Fête de Propagande. — Dimanche, 31 juillet, à 2 heures, grande soirée de l'Université Populaire, 157, faubourg Saint-Antoine. Mafinée théâtrale avec les concours de Davray et des camarades de Théâtre Libéraire. On jouera : « Monsieur Mansuet, juge », pièce en 1 acte de Galipaux et Montignac, « L'Épidémie », d'Octave Mirbeau.  
Conférence sur La Propagande « Ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être. »  
Prix d'entrée : Facultatif.

Notre Famille, Coopérative de Vacances et d'Éducation populaire. — Dimanche 7 août : Excursions offertes aux membres de N.F. : Prix extraordinaire réduit. Voyage aller et retour : 1 fr. 50.

Dimanche 14 et Lundi 15 (Assomption) Excursion à Bruxelles. — 2 jours entiers en Belgique. Réception par la Maison du Peuple. — Visite de la Ville, des Musées, Monuments, Organisations ouvrières, etc.  
Prix d'excursion : voyage (Aller et Retour), attractions, logement, quatre repas confortables : 28 fr. 50.

Rendez-vous : Samedi 13, à dix heures 45 du soir, à la gare du Nord (sous l'horloge extérieure).  
Retour de Bruxelles, vers minuit, arrivée à Paris à 5 h. 42.

La location de l'Exposition Universelle, le logement est excessivement rare à Bruxelles. C'est pour cela que nous avons dû limiter le nombre de nos excursionnistes.

Sous les premiers inscrits pourront profiter des avantages énumérés plus haut.  
Les adhésions sont reçues au Siège, 10, rue Rappal, le vendredi soir à 9 heures ; le Samedi et le Dimanche, aux visites gratuites.  
Il ne sera pas tenu compte des demandes faites par correspondance.

Groupe ouvrier néo-malthusien, section du XX<sup>e</sup>. — A partir du lundi 5 août, permanence et réunion du groupe tous les lundis à 8 h. 3/4, au nouveau local, 5, rue Henri-Chevreau, XX<sup>e</sup>.

Causeries populaires des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>, 5, rue Henri-Chevreau.

Mardi 3 août, réunion : Suite de la discussion sur l'organisation de notre salle.  
Celle réunion est la première que nous faisons dans notre nouveau local. Désormais nous prendrons comme titre : Foyer Populaire de Belleville. Nous faisons appel à tous les copains susceptibles de nous aider, soit matériellement, soit pécuniairement.

Causeries populaires. — Samedi 30 juillet à 8 h. 30, salle Gadefaux, 17, route de Flandre. Causerie par un camarade sur l'idée de Patrie.

### AUBERVILLIERS

Les camarades Natures égalitaires sont invitées à se réunir le samedi 27 à 8 h. 30 soir, 115, route d'Orléans, pour prendre des dispositions au sujet de l'excursion à la Ruche, le dimanche 7 août.

### BOBIGNY

Groupe d'Éducation Libérale. — 27, avenue de l'Harmonie, dimanche 31 juillet, à 3 heures causerie par Rimbaut. Sujet traité : Le Communisme au lendemain d'une Révolution.

### PONTOISE

Groupe d'Études sociales. — Réunion du groupe le samedi, 30 juillet à 8 heures 1/2 au siège social, rue Delacour, place du Grand-Martroy. Causerie sur le Syndicat et la Coopérative.

### TROYES

Groupe d'entente anarchiste. — Après une causerie faite par le camarade Trouillé sur la nécessité d'une entente anarchiste, il a été décidé que dorénavant tous les samedis à 8 h. du soir chez Guillot, marchand de vins, rue Thiers, place du marché couvert, afin d'intensifier la propagande anarchiste.

### SAINT-NAZAIRE

Groupe anarchiste d'Études sociales. — Réunion le dimanche 7 août à 9 h. 1/2 du matin à la Maison du Peuple, 45, rue Villes-Martin. Ordre du jour : Adhésion de nouveaux camarades. Causeries par un camarade sur l'utilité du groupement : L'antimilitarisme et les Syndicats.

Vu l'importance de cette réunion les camarades sont priés d'être exacts.

### CHARLEVILLE

Groupe d'Action et d'Éducation sociale. — Les camarades que notre propagande intéresse, se réuniront le dimanche 31 juillet 1910, à 3 heures de l'après-midi, café Lefèvre, 4, rue Forest. En face les magasins réunis, présence indispensable.

### LILLE

Groupe d'Éducation et d'Action révolutionnaire. — Réunion tous les mardis, à 8 h. du soir, 22, rue des Augustins, au 2<sup>e</sup> étage.  
Nous venons de créer une bibliothèque et une école rationnelle ; les cours auront lieu tous les

vendredis. Nous recevrons avec plaisir tous les livres et brochures que l'on voudra bien nous envoyer.

Vendredi, 29 juillet : L'Amour libre :  
Vendredi, 5 août : Hyponitisme et magnétisme ;  
Vendredi, 12 août : L'Œuvre de Ferrer.  
Adresser la correspondance à Juvigny, Henri, 22, rue des Augustins, Lille.

### LA SEYNE

Le camarade Chandre, des Causeries populaires de la Bourse du Travail de la Seyne (Var), en tournée de propagande par la causerie et conférence, traitera comme sujets le syndicalisme et la grève générale.

Voici son itinéraire : (Suisse) Genève, Lausanne, Ouchy ; (France) Evian-les-Bains, Aix-les-Bains, Chambéry, Grenoble, Digne-les-Bains, Thoiry, Mezel. Les camarades des villes ci-dessus sont priés de se mettre en rapports avec le camarade Chandre, avant le 5 août. Adresse, 9, rue Petit-Rilladou, La Seyne (Var).

### MARSEILLE

Comité de Défense sociale. — Dimanche, 31 juillet 1910, à 6 heures 30 du soir, au bar Blanc, boulevard Dugommier, assemblée générale. Questions à l'ordre du jour du Comité : 1<sup>o</sup> Affaire Grangier ; 2<sup>o</sup> Organisation de ballades d'agitation et de propagande ; 3<sup>o</sup> Affaire Mar-sill.

Ce camarade, ouvrier raffineur, travaillant depuis 17 ans à la raffinerie Saint-Charles, étant accidenté de travail accepta une indemnité de 800 francs sur la promesse formelle qu'il serait toujours occupé dans l'usine. A la suite de la dernière grève à laquelle il prit part comme ses camarades il fut jeté à la porte ; poussé par la misère et par le manque à la parole donnée par ses patrons, ce camarade est en prévention pour avoir tiré deux coups de revolver sur le directeur de la Raffinerie qui ne fut que légèrement blessé.

Le C. D. S. fera tout son possible pour soutenir ce camarade ; il ne permettra pas que les féroces affameurs des raffineries de Marseille obtiennent la condamnation de leurs victimes.

Les adhésions au Comité sont reçues sur la présentation de deux membres du Comité.

### ROUEN

Jeunesse syndicaliste révolutionnaire. — Tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, Bourse du Travail, salle 3, place de la Haute-Vieille-Tour, réunion : Mercredi 3 août, organisation de la propagande, causerie.  
Les anarchistes, les révolutionnaires, les syndicalistes, sont spécialement invités à venir à cette importante réunion.

### TOURS

Groupe de propagande et d'éducation anarchiste. — Restaurant Lestrade 76, rue Bernard-Pallissy, samedi 30 juillet à 8 h. 1/2 du soir ; causerie sur sujet d'actualité par E. Armand. Invitation cordiale à tous.

### VIENNE

Groupe des Causeries populaires : 11, rue du 4-Septembre. — Réunion tous les mardis, jeudi, samedi.

Samedi 30 juillet : Causerie par un copain sur les retraites ouvrières.  
Tous les mercredis (à moins qu'on ne trouve un jour plus favorable) fonctionnera au groupe un cours d'Espéranto.

Nous rappelons notre promenade projetée pour le 15 août au Mont Pilat.  
Les camarades de Vienne ou de la région voulant en faire partie sont priés de nous avertir au plus tôt.

## EN VENTE AU "LIBERTAIRE"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libéraire, 45, rue d'Orsel.  
La deuxième colonne indique le prix par la poste.

## BROCHURES

ANARCHISME	
Les Martyrs de Chicago	0 05 0 10
Aux Jeunes gens (Kropotkine)	0 10 0 15
La morale anarchiste (Kropotkine)	0 10 0 15
Communisme et anarchie (Kropotkine)	0 10 0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine)	0 25 0 30
Entre paysans (Malatesta)	0 10 0 15
Aux anarchistes qui signent (Ch. Albert)	0 10 0 15
A B C du Libéraire (Lernina)	0 10 0 15
L'Anarchie (Malatesta)	0 15 0 20
L'Anarchie (A. Girard)	0 05 0 10
Evolution et révolution (E. Reclus)	0 20 0 25
Arguments anarchistes (Beaure)	0 10 0 15
La question sociale (S. Faure)	0 10 0 15
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)	0 15 0 20
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)	0 10 0 15
Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des Déclats d'Emile Bonk	0 15 0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	1 25 1 35
Rapports au congrès antipatriementaire	0 50 0 60
Les déclarations d'Etievant	0 10 0 15

## ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat	0 10 0 15
La chair à canon (Manuel Devaldes)	0 15 0 20
Aux conscrits	0 05 0 10
Lettres de piouspous	0 10 0 15
Le Militarisme (Fischer)	0 10 0 15
L'antipatriotisme (Hervé)	0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave)	0 20 0 25
Contre le brigandage marocain	0 10 0 15
La Révolte du 17 <sup>e</sup>	0 10 0 15

## SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Tcherkessoff)	0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guesde)	0 10 0 15
Le droit à la paresse (Lafargue)	0 10 0 15
Boycottage et sabotage	0 10 0 15
Le Machinisme (Jean Grave)	0 10 0 15
Grève et Sabotage (Fortune Henry)	0 10 0 15
L'A B C syndicaliste (Georges Yvetot)	0 10 0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Netlau)	0 10 0 15
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Stackelberg)	0 10 0 15
Les Maisons qui tuent (M. Petit)	0 10 0 15
Le Salarial (Kropotkine)	0 10 0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 10 0 15
Grève générale révolutionnaire (C. G. T.)	0 10 0 15
Le Syndicat (Pouget)	0 10 0 15
Les lois scélérates	0 25 0 30
La grève générale (Aristide Briand)	0 05 0 10
Syndicalisme et révolution (Dr Pierrot)	0 10 0 15
Le parti du travail (Pouget)	0 10 0 15
Le remède socialiste (Hervé)	0 10 0 15
Le désordre social (Hervé)	0 10 0 15
Vers la Révolution (Hervé)	0 10 0 15
Politique et socialisme (Ch. Albert)	0 60 0 65
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato)	0 10 0 15
L'illusion parlementaire (Laisant)	0 10 0 15

Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave)	0 10 0 15
La grève des électeurs (Mirbeau)	0 10 0 15
L'école antichambre de caserne et de sacristie (Janvion)	0 10 0 15
Les crimes de Dieu (Seb. Faure)	0 15 0 20
La femme dans les U. P. (E. Gravaux)	0 15 0 20
La doctrine des Eaux (Extrait des œuvres de Babeuf)	0 50 0 60
Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Griffuelhes)	0 10 0 15
L'action directe (Pouget)	0 10 0 15
Les bases du syndicalisme (Pouget)	0 10 0 15
Les métiers qui tuent (L. M. Bonneff)	0 70 0 75
Les Terrassiers (L. et M. Bonneff)	0 45 0 50
Les Employés de magasin (L. et M. Bonneff)	0 15 0 20
Les Boulangers (L. et M. Bonneff)	0 15 0 20

## ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure)	0 15 0 20
Nos Seigneurs les Evêques (Harriot)	0 05 0 10
Fin de la congrégation, commencement de la Révolution (Gohier)	0 20 0 25
La peste religieuse (Jean Most)	0 10 0 15
Entretiens d'un philosophe avec la Maréchal (Diderot)	0 10 0 15
Dieu n'existe pas (E. Elmassian)	0 05 0 10
Le Néant (incompréhensibilité de l'âme) (Lipfay)	0 50 0 55
La panacée-révolution (Jean Grave)	0 10 0 15
Justice (Fischer)	0 15 0 20
Les Incendiaires, Poème (E. Verneuil)	0 20 0 25
Le procès des quatre (Almeryda)	0 20 0 25
L'Education de demain (Laisant)	0 15 0 20
L'amour libre (Mad. Verneil)	0 10 0 15
L'immoralité du mariage (Chaughli)	0 10 0 15
Pages choisies d'Aristide	0 10 0 15
Opinions subversives (Clemenceau)	0 15 0 20
L'Internationale, documents (James Guillaume)	5 50 5 55
Les Hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemand, Géraud-Richard, La Hyverson)	0 10 0 15
Vers la Russie libre (A. Bullard)	0 40 0 45
Réflexions sur l'individualisme (Devaldes)	0 80 1 10
La Hiérarchie des pouvoirs (Père Barbasson)	0 05 0 10
L'Anarchie et l'Eglise (E. Reclus)	0 10 0 15
A bas les morts (Graull)	0 05 0 10

## CHANSONS

La Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson	0 15 0 20
En Normandie, chanson (M. Verneil)	0 10 0 15
Berceuse, avec musique (Madeleine Verneil)	0 20 0 25
Chansons de Ch. d'Aray	0 20 0 25
Chaque chanson	0 20 0 25

## CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villafra	0 10 0 15
La mort de Ferrer (Leurs arguments)	0 10 0 15
Vues de l'Avenir social (12 cartes)	0 75 0 85
Vues de « La Ruche » (12 cartes)	0 60 0 70
Cartes postales anticléricales (10 cartes)	0 60 0 70

## VOLUMES

### ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine)	1 40 1 45
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)	2 75 3 25
La Conquête du Pain (Kropotkine)	2 75 3 25

Anarchisme (Elzbacher)	3 30 3 50
Les paroles d'un révolté (Kropotkine)	1 25 1 75
La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouvelle édition	2 75 3 25
La Révolution et l'Idéal anarchique (E. Reclus)	2 75 3 25
Œuvres de Bakounine, t. 1 et 2, chaque	2 75 3 25
La Société Future (Jean Grave)	2 75 3 25
Anarchistes (Mackay)	2 75 3 25
La Société mourante et l'Anarchie (L. Reclus)	2 75 3 25
L'individu et la Société (Grave)	2 75 3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour)	3 30 3 50
Temps futurs, Socialisme-Anarchie (Naquet)	2 75 3 25
L'Indivisible (Un-Proscrit)	2 75 3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornelissen)	2 75 3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato)	2 75 3 25
Le Socialisme en danger (Domela)	2 75 3 25
Socialisme et Anarchisme (A. H. mon), préface de Naquet	3 30 3 50
Réformes, révolution (J. Grave)	2 75 3 25
Psychologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon)	2 75 3 25

## ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME

L'antimilitarisme et la Paix (Gohier)	1 40 1 45
Leur Patrie (Gustave Hervé)	0 85 1 20
Mon oncle Benjamin (Claude Tillier)	1 80 2 10
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75 3 25
Désarmement ou alliance anglaise (Naquet)	3 30 3 50
L'Humanité et la Patrie (Alfred Naquet)	2 75 3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaulles)	2 75 3 25
Biribi, roman (Darien)	2 75 3 25
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulles)	3 30 3 50
Sous le Sabre, roman (Jean Ajalbert)	3 30 3 50
Les Guerres et la Paix (Ch. Richet)	1 35 1 50

## HISTOIRE

La grande révolution (Kropotkine)	2 75 3 40
La Commune (Louise Michel)	2 75 3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato)	2 75 3 25
Les joyeuxetés de l'Exil (Malato)	2 75 3 25
Les Inquisiteurs d'Espagne, Monjuich, Cuba, Les Philippines (Tardieu del Marmol)	2 75 3 25
Autour d'une Vie (Mémoires), par Pierre Kropotkine	2 75 3 25
Lettres historiques (Pierre Lavroff)	3 60 4 10
La Commune au jour le jour (Reclus)	3 30 3 40
Dieu et l'Etat (Bakounine)	2 75 3 25

## SOCIOLOGIE ET EDUCATION

L'entraide (Kropotkine)	3 30 3 50
Histoire des Bourses du Travail (Bernard Pelloutier)	3 30 3 50
Précis de Sociologie (Palante)	2 50 2 75
Combat pour l'individu (Palante)	3 75 4 10
L'individu contre l'Etat (H. Spencer)	2 20 2 50
La Vie ouvrière en France (P. Petit)	3 30 3 50
L'Amour libre (Ch. Albert)	2 75 3 25
Révolution chrétienne et révolution sociale (Ch. Malato)	2 75 3 25
La Sociologie d'après l'ethnographie (Ch. Lelouneau)	4 50 5 10
Observations sur le développement de l'enfance (Gabriel Giroud)	1 35 1 50
L'Education morale, intellectuelle et physique (Spencer)	2 25 2 50

## SCIENCES, PHILOSOPHIE

L'initiation mathématique (Laisant)	2 25 2 50
L'initiation astronomique (Flammari- on)	2 25 2 50

Initiation mécanique (C.-E. Guillaume)	2 25 2 50
Initiation chimique (G. Darzens)	2 25 2 50
La Séparation (E. H. Limon)	2 50 2 70
L'Éthique (Spinoza)	0 95 1 20